

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Pendant les heures des repas, nous fîmes connaissance, et bien vite il me prit en amitié; j'étais questionneur enragé, il était causeur; nous devîmes inséparables. Dans la mine, où généralement on parle peu, on nous appela les bavards.

Les récits d'Alexis ne m'avaient pas appris tout ce que je voulais savoir, et les réponses de l'oncle Gaspard ne m'avaient pas non plus satisfait, car lorsque je lui demandais :

—Qu'est-ce que le charbon de terre?

Il me répondait toujours :

—C'est du charbon qu'on trouve dans la terre.

Cette réponse de l'oncle Gaspard sur le charbon de terre et celles du même genre qu'il m'avait faites n'étaient point suffisantes pour moi, Vitalis m'ayant appris à me contenter moins facilement. Quand je posai la même question au magister, il me répondit tout autrement.

—Le charbon de terre, me dit-il, n'est rien autre chose que du charbon de bois : au lieu de mettre dans nos cheminées des arbres de notre époque, que des hommes comme toi et moi ont transformés en charbon, nous y mettons des arbres poussés dans des forêts très anciennes et qui ont été transformés en charbon par les forces de la nature, je veux dire par des incendies, des volcans, des tremblements de terre naturels.

Et comme je le regardais avec étonnement :

—Nous n'avons pas le temps de causer aujourd'hui, dit-il, il faut pousser la "benne", mais c'est demain dimanche, viens me voir; je t'expliquerai ça à la maison; j'ai des morceaux de charbon et de roche ramassés depuis trente ans, qui te feront comprendre par les yeux ce que tu entendras par les oreilles. Ils m'appellent en riant le magister, mais le magister, tu le verras, est bon à quelque chose : la vie de l'homme n'est pas tout entière dans ses mains, elle est aussi dans sa tête. Comme toi et à ton âge j'étais curieux; je vivais dans la mine, j'ai voulu connaître ce que je voyais tous les jours; j'ai fait causer les ingénieurs, quand ils voulaient bien me répondre, et j'ai lu. Après mon accident, j'avais du temps à moi, je l'ai employé à apprendre : quand on a des yeux pour regarder et que sur ces yeux on pose des lunettes que vous donnent les livres, on finit par voir bien des choses. Maintenant, je n'ai pas grand temps pour lire et n'ai pas d'argent pour acheter des livres, mais j'ai encore des yeux et je les tiens ouverts. Viens demain, je serai content de t'apprendre à regarder autour de toi. On ne sait pas ce qu'une parole qui tombe dans une oreille fertile peut faire germer. C'est pour avoir conduit dans les mines de Bessèges un savant nommé Brongnart et l'avoir entendu parler pendant ses recherches, que l'idée m'est venue d'apprendre, et qu'aujourd'hui j'en sais un peu plus long que nos camarades. A demain.

Le lendemain, j'annonçai à l'oncle Gaspard que j'allais voir le magister.

—Ah! ah! dit-il en riant, il a trouvé à qui causer. Vas-y, mon garçon, puisque le cœur t'en dit; après tout, tu croiras ce que tu voudras; seulement, si tu apprends quelque chose avec lui, n'en sois pas plus fier pour ça; s'il n'était pas fier, le magister serait un bon homme.

Le magister ne demandait point, comme la plupart des mineurs, dans l'itinéraire de la ville, mais à une petite distance, à un endroit triste et pauvre qu'on appelle les "Espétagues", parce qu'aux environs se trouvent de nombreuses excavations creusées par la nature dans le flanc de la montagne. Il habitait là chez une vieille femme, veuve d'un mineur tué dans un éboulement. Elle lui sous-louait une espèce de cave, dans laquelle il avait établi son lit à la place la plus sèche, ce qui ne veut pas dire qu'elle le fût beaucoup, car sur les pieds de bois du lit poussaient des champignons; mais, pour un mineur habitué à vivre les pieds dans l'humidité et à recevoir toute la journée sur le corps des gouttes d'eau, c'était là un détail sans importance. Pour lui, la grande affaire, en prenant ce logement, avait été d'être près des cavernes de la montagne, dans lesquelles il allait faire des recherches, et surtout de pouvoir disposer à son gré sa collection de morceaux de houille, de pierres marquées d'empreintes, et de fossiles.

Il vint au-devant de moi quand j'entraï, et d'une voix heureuse :

—Je t'a commandé une "biroulade", dit-il, parce que si la jeunesse a des oreilles et des yeux, elle a aussi un gosier, de sorte que le meilleur moyen d'être de ses amis, c'est de satisfaire le tout en même temps.

La "biroulade" est un festin de châtaignes rôties qu'on mouille de vin blanc, et qui est en grand honneur dans les Cévennes.

—Après la "biroulade", continua le magister, nous causerons, et tout en causant je te montrerai ma collection.

Il dit ce mot, "ma collection", d'un ton qui justifiait le reproche que lui faisaient ses camarades, et jamais assurément conservateur d'un musée n'y mit plus de fierté. Au reste, cette collection paraissait très riche, au moins autant que j'en pouvais juger, et elle occupait tout le logement, rangée sur des planches et des tables pour les petits échantillons, posée sur le sol pour les gros. Depuis vingt ans, il avait réuni tout ce qu'il avait trouvé de curieux dans ses travaux, et comme les mines du bassin de la Cère et de la Divonne sont riches en végétaux fossiles, il avait là des exemplaires rares qui eussent fait le bonheur d'un géologue et d'un naturaliste.

Il avait au moins autant de hâte à parler que moi j'en avais à l'écouter; aussi, la "biroulade" fut-elle promptement expédiée.

—Puisque tu as voulu savoir, me dit-il, ce que c'est que le charbon de terre, écoute, je vais te l'expliquer à peu près et en peu de mots, pour que tu sois en état de regarder ma collection, qui te l'expliquera mieux que moi, car bien qu'on m'appelle le magister, je ne suis pas un savant, hélas! il s'en faut de tout. La terre que nous habitons n'a pas toujours été ce qu'elle est maintenant; elle a passé par plusieurs états qui ont été modifiés par ce qu'on nomme les révolutions du globe. Il y a eu des époques où notre pays a été couvert de plantes qui ne croissent maintenant que dans les pays chauds : ainsi les fougères en arbres. Puis il est venu une révolution, et cette végétation a été remplacée par une autre tout à fait différente, laquelle à son tour a été remplacée par une nouvelle; et ainsi de suite toujours, pendant des milliers, des millions d'années peut-être. C'est cette accumulation de plantes et d'arbres qui, en se décomposant et en se superposant, a produit les couches de houille. Ne sois pas incrédule, je vais te montrer tout à l'heure dans ma collection quelques morceaux de charbon, et surtout une grande quantité de morceaux de pierre pris aux bancs que nous nommons le mur ou le toit, et qui portent tous les empreintes de ces plantes, conservées là comme les plantes se conservent entre les feuilles de papier d'un herbier. La houille est donc formée, ainsi que je te le disais, par une accumulation de plantes et d'arbres; ce n'est donc que du bois décomposé et comprimé. Comment s'est formée cette accumulation, vas-tu me demander? Cela, c'est plus difficile à expliquer, et je crois même que les savants ne sont pas encore arrivés à l'expliquer très bien, puisqu'ils ne sont pas d'accord entre eux. Les uns croient que toutes ces plantes charriées par les eaux ont formé d'immenses radeaux sur les mers, qui sont venus s'échouer çà et là, poussés par les courants. D'autres disent que les bancs de charbon sont dus à l'accumulation possible de végétaux qui, succédant les uns aux autres, ont été enfouis au lieu même où ils avaient poussé. Et là-dessus les savants ont fait des calculs qui donnent le vertige à l'esprit : ils ont trouvé qu'un hectare de bois en forêt étant coupé et étant étendu sur la terre ne donnait qu'une couche de bois ayant à peine 8 millimètres d'épaisseur; transformée en houille, cette couche de bois ne donnerait que 2 millimètres. Or, il y a, enfouies dans la terre, des couches de houille qui ont 20 et 30 mètres d'épaisseur. Combien a-t-il fallu de temps pour que ces couches se forment? Tu comprends bien, n'est-ce pas, qu'une futaie ne pousse pas en un jour; il lui faut environ une centaine d'années pour se développer. Pour former une couche de houille de 30 mètres d'épaisseur, il faut donc une succession de cinq mille futaies poussant à la même place, c'est-à-dire cinq cent mille ans. C'est déjà un chiffre bien étonnant, n'est-ce pas? cependant il n'est pas exact, car les arbres ne se succèdent pas avec cette régularité, ils mettent plus de cent ans à pousser et à mourir, et quand une espèce remplace une autre, il faut une série de transforma-

tions et de révolutions pour que cette couche de plantes décomposées soit en état d'en nourrir une nouvelle. Tu vois donc que cinq cent mille années ne sont rien et qu'il en faut sans doute encore plus encore. Combien! je n'en sais rien, et ce n'est pas à un homme comme moi de le chercher. Tout ce que j'ai voulu, c'était te donner une idée de ce qu'est le charbon de terre, afin que tu sois en état de regarder ma collection. Maintenant, allons la voir.

La visite dura jusqu'à minuit, car à chaque morceau de pierre, à chaque empreinte de plante, le magister recommença ses explications, si bien qu'à la fin je commençai à comprendre à peu près ce qui, tout d'abord, m'avait si fort étonné.

IV

L'INONDATION

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes dans la mine.

—Eh bien! dit l'oncle Gaspard, as-tu été content du garçon, "magister"?

—Mais oui, il a des oreilles, et j'espère que bientôt il aura des yeux.

—En attendant, qu'il ait aujourd'hui des bras! dit l'oncle Gaspard.

Et il me remit un coin pour l'aider à détacher un morceau de houille qu'il avait entamé par dessous; car les "piqueurs" se font aider par les "rouleurs".

Comme je venais de rouler ma "benne" au puits Sainte-Alphonsine, pour la troisième fois, j'entendis du côté du puits un bruit formidable, un grondement épouvantable et tel que je n'avais rien entendu de pareil depuis que je travaillais dans la mine. Était-ce un éboulement, un effondrement général? J'écoutai; le tapage continuait en se répétant de tous côtés. Qu'est-ce que cela voulait dire? Mon premier sentiment fut l'épouvante, et je pensai à me sauver en gagnant les échelles; mais on s'était déjà moqué de moi si souvent pour mes frayeurs, que la honte me fit rester. C'était une explosion de mine; une benne qui tombait dans le puits; peut-être tout simplement des remblais qui descendaient par les couloirs.

Tout à coup un peloton de rats me passa entre les jambes en courant comme un escadron de cavalerie qui se sauve; puis il me sembla entendre un frôlement étrange contre le sol et les parois de la galerie avec un clapotement d'eau. L'endroit où je m'étais arrêté étant parfaitement sec, ce bruit d'eau était inexplicable.

Je pris ma lampe pour regarder, et la baissai sur le sol.

C'était bien l'eau; elle venait du côté du puits, remontant la galerie. Ce bruit formidable, ce grondement, étaient donc produits par une chute d'eau qui se précipitait dans la mine.

Abandonnant ma benne sur les rails, je courus au chantier.

—Oncle Gaspard, l'eau est dans la mine!

—Encore des bêtises!

—Il s'est fait un trou sous la Divonne; sauvons-nous!

—Laisse-moi tranquille!

—Écoutez donc!

Mon accent était tellement ému que l'oncle Gaspard resta le pic suspendu pour écouter; le même bruit continuait toujours plus fort, plus sinistre. Il n'y avait pas à se tromper, c'était l'eau qui se précipitait.

—Cours vite, me cria-t-il, l'eau est dans la mine!

Tout en criant : "l'eau est dans la mine!", l'oncle Gaspard avait saisi sa lampe, car c'est toujours là le premier geste d'un mineur, et se laissa glisser dans la galerie.

Je n'avais pas fait dix pas que j'aperçus le "magister" qui descendait aussi dans la galerie pour se rendre compte du bruit qui l'avait frappé.

—L'eau dans la mine! cria l'oncle Gaspard.

—La Divonne a fait un trou, dis-je.

—Es-tu bête.

—Sauve-toi! cria le magister.

Le niveau d'eau s'était rapidement élevé dans la galerie; elle montait maintenant jusqu'à nos genoux, ce qui ralentissait notre course.

Le magister se mit à courir avec nous, et tous trois nous criions en passant devant les chantiers :

—Sauvez-vous! l'eau est dans la mine!